



Le pont Qasr al-Nil, flanqué de deux lions en bronze, qu'empruntaient des ex-officiers américains pour rencontrer le Khédive au Palais de Gezira

Des officiers confédérés dans l'armée égyptienne

Par Charles Priestley

Adaptation en français par Gérard Hawkins

La question de savoir quel est le tout dernier acte hostile de la guerre de Sécession, la réponse classique est le coup de semonce du CSS *Shenandoah* délivré à un baleinier yankee dans la mer de Béring, le 28 juin 1865. En revanche, on peut également affirmer que le dernier coup de feu de la guerre civile américaine est celui qui abattit un ancien guérillero confédéré du nom de Howard, le 3 avril 1882, alors qu'il dépoussiérait une peinture dans sa maison de Saint-Joseph, Missouri. Un autre candidat au titre pourrait également être le coup de revolver tiré le 11 juillet 1872, par le neveu de Benjamin Butler sur un ancien lieutenant de la marine confédérée, nommé William Campbell, dans le meilleur hôtel d'Alexandrie, le blessant à la jambe. L'Alexandrie en question n'était cependant pas celle située en Virginie, mais celle d'Egypte, appelée *Al-Iskandariyyah* par ses habitants.

Que faisaient donc en Egypte, et en particulier dans l'armée égyptienne, Campbell et quelque 44 autres vétérans de la guerre de Sécession, Nordistes et Sudistes confondus ? Pour y répondre, il nous faut revenir au début du XIX^e siècle, et même un peu avant, à l'invasion de ce pays par Napoléon Bonaparte en 1798. L'occupation française dure seulement trois ans, mais elle a un impact énorme sur l'Europe occidentale et sur l'Egypte elle-même. Sa répercussion sur le l'Ancien Monde est évidemment bien connue. L'armée de l'Empereur était accompagnée par 150 « savants » - scientifiques, archéologues, historiens - qui font découvrir aux Européens les merveilles de la civilisation égyptienne antique ; en fait, l'égyptologie débute à cette époque. L'occupation française a également un impact profond sur l'Egypte parce qu'elle lui fait prendre conscience de l'immense supériorité technique et militaire de l'Occident.

Personne ne s'en rend compte mieux qu'un vieux et rusé *Bachi-Bouzouk* albanais nommé Mehmet Ali.

Mehmet Ali arrive en Egypte en 1801, en tant que commandant d'une unité albanaise de l'armée turque que le Sultan avait dépêché pour aider les Britanniques à chasser les Français d'Egypte, alors une province de l'empire ottoman. Bien qu'inculte et analphabète - la seule langue qu'il parlait couramment était l'albanais, même s'il se débrouillait en turc - Mehmet était un soldat inné et un leader naturel doté d'une intelligence supérieure. Le retrait des Français crée un vide en Egypte, qui débouche sur une lutte pour le pouvoir, de laquelle Ali sort vainqueur grâce à sa discrétion et son habilité à laisser ses concurrents se battre entre eux jusqu'à ce qu'ils soient épuisés. En 1805, Mehmet Ali est l'homme le plus puissant d'Egypte et, à la demande d'un certain nombre d'éminents Egyptiens, le Sultan le nomme officiellement *wali*, ou gouverneur.

Comme bien d'autres personnages célèbres, Mehmet Ali avait un rêve : celui de fonder une dynastie en Egypte et de transformer ce qu'il considérait comme la main morte de l'empire ottoman, en un pays puissant, moderne et surtout indépendant. Il atteint son premier objectif et pratiquement le second. Il nationalise les terres afin d'amasser des fonds pour financer ses projets, transforme l'agriculture en monopole d'Etat et crée une base industrielle, dont le principal objectif est de rendre l'Egypte autosuffisante en armement. En conséquence, les fabriques d'armes et de poudre se développent partout dans le pays. A l'instar de Jefferson Davis, il fonde une armée et une marine, et à l'inverse du président confédéré, il façonne un empire. En 1815, il met sur pied ce qu'il appelle *Al-Nizam al-Jadid*, l'équivalent d'une « armée nouveau modèle ». Mehmet Ali la veut formée, drillée, équipée et armée selon le modèle européen, ce qui le contraint à s'adresser aux Européens pour l'aider dans sa tâche. En 1815, l'endroit avéré pour trouver cette assistance est la France. La défaite de Napoléon I^{er} avait laissé derrière elle une manne de vétérans issus des armées impériales, et c'est précisément là où Mehmet Ali va puiser pour se procurer ce qu'il recherche. Il déclare à l'époque que des 50 étrangers qu'il embaucherait, 49 d'entre eux ne seraient que des *fausses pierres*, mais le 50^e serait un véritable diamant. Effectivement, Ali trouve plusieurs diamants, l'un des plus beaux étant un vieux grognard de la garde impériale, qui s'appelait Joseph-Anthelme Sève.

Sève avait servi Napoléon sur terre et sur mer et il y avait peu de choses qu'il ne pouvait pas gérer. Peu après son arrivée en Egypte, alors qu'il tente d'inculquer des rudiments de drill à un groupe d'officiers récalcitrants, ces derniers s'insurgent contre ses méthodes occidentales et lui expédient une salve de mousqueterie dont les balles manquent heureusement leur objectif. C'était là une grave erreur ... Sève brandit alors son sabre et, tout en lâchant des jurons en français, se précipite sur eux et menace de les tuer tous, un par un. Il n'eut plus jamais d'ennuis par la suite. Il se convertit à l'Islam, change son nom en Suleyman Pasha et devient en 1847, le sixième officier le mieux rémunéré de l'armée égyptienne. Ses descendants épousent des membres de la famille royale égyptienne et, jusqu'à tout récemment, ils possédaient encore un palais au Caire.

Grâce à l'aide d'hommes comme Sève et sous la direction d'Ibrahim, le fils de Mehmet Ali, qui était la copie conforme de son père, les armées d'Ali s'aventurent jusqu'au sud du Soudan, envahissent le Hedjaz (la partie occidentale de l'Arabie saoudite) et la Syrie, et menacent même Constantinople. Effrayés et inquiets, les puissances européennes se concertent et, à la suite de la Convention de Londres de 1840, Mehmet Ali est obligé de se retirer de la Syrie et du Hedjaz. En retour, la maison du *wali* d'Egypte reçoit l'assurance de son hérité.

Atteint de sénilité durant les dernières années de sa vie, Mehmet Ali meurt en 1849. Son fils Ibrahim l'ayant précédé dans la tombe, il est remplacé par son neveu Abbas. Ce dernier n'était pas totalement convaincu que singer les Européens était la bonne

méthode. Davantage préoccupé par l'équilibre de ses finances, il opère des coupes sombres dans les forces armées, que le gouvernement britannique considère comme exagérées.

En 1854, Abbas est succédé par son oncle Saïd, qui était en fait plus jeune que lui. Contrairement à son neveu, Saïd est favorable à l'armée, mais pas en tant qu'instrument impérial. Pour lui, tout comme pour le tsar Paul de Russie auparavant, l'armée est un jouet. En conséquence, il conçoit pour ses soldats des uniformes de plus en plus exotiques, chers, peu pratiques et inconfortables, et il se plaît à faire rassembler ses régiments à toute heure du jour ou de la nuit afin qu'ils défilent devant son palais. Saïd meurt en 1863 et est remplacé par son neveu Ismail, le fils d'Ibrahim. C'est à ce moment que l'histoire des Américains en Egypte débute vraiment, parce qu'Ismail est celui qui avait fait appel à eux.

Le père d'Ismail, Ibrahim, et son grand-père Mehmet Ali, étaient de vieux guerriers albanais, peu civilisés mais très efficaces. Ismail est très différent. Il n'est pas un soldat, parle couramment le français et est un grand ami et admirateur de Napoléon III. A bien des égards, il était comme ce dernier, Mehmet Ali jouant lui plutôt le rôle de Napoléon I^{er}. Ismail est un homme très intelligent, qui a l'étrange habitude de fermer l'œil droit et de regarder du gauche quand il s'adresse à quelqu'un. En fait, les Egyptiens prétendaient qu'il voyait de l'œil gauche et se faisait entendre du droit, et lorsqu'un visiteur britannique le lui fit remarquer, Ismail se mit à rire et répondit : *Oui, et je pense avec les deux !* Ismail ressemble néanmoins à son grand-père dans la mesure où lui aussi a un rêve, bien plus grand que celui de Mehmet Ali. Ismail visite Paris à l'occasion de l'exposition universelle de 1867 et rentre chez lui convaincu que ce qu'il avait vu constituait l'avenir de l'Egypte. En effet, une dizaine d'années plus tard, à la fin de son règne, il résuma la vision qu'il avait eu pour sa nation en disant : *Mon pays n'est plus en Afrique. Nous faisons dorénavant partie de l'Europe.*

Il fait alors venir des architectes français et italiens pour construire une nouvelle ville sur la rive est du Nil, au nord de la vieille ville. Il augmente la production de coton, introduit de nouvelles cultures, importe des machines agricoles, construit des routes, des voies ferrées et des ponts, creuse des canaux d'irrigation, met en place un système de télégraphe et nationalise le service des postes. C'est sous son règne qu'est inauguré avec faste, en 1869, le canal de Suez en la présence de la belle impératrice de France, Eugénie de Montijo. Tous ces travaux sont sous son contrôle direct et il supervise tout. Enfin, en échange d'un paiement annuel substantiel, il persuade le Sultan de lui conférer le titre de Khédive ou vice-roi et à le rendre héréditaire de père en fils. Toutefois, malgré sa charge de travail, il ne néglige pas pour autant l'armée. En effet, il considère devoir poursuivre la tâche entamée par son père et par son grand-père. A cette époque, l'armée égyptienne disposait encore d'un noyau de conseillers français. En 1869, Ismail tombe en désaccord avec son vieil ami Napoléon III. Il lui avait assez maladroitement demandé de statuer sur sa dispute avec F. De Lesseps, concernant le paiement de la main-d'œuvre utilisée pour creuser le canal de Suez et, inévitablement, Napoléon avait tranché en faveur de la société française. En outre, ses officiers français le harcèlent constamment afin qu'il octroie des contrats d'armes à des entreprises françaises et, comme il le sait pertinemment bien, ces derniers rapportent secrètement à Paris. *Ce ne sont pas mes officiers*, affirme-t-il, *mais des agents sous les ordres du ministère français de la Guerre. Je veux des officiers qui ne rapportent qu'à moi.* Il est donc déterminé à les congédier et à embaucher d'autres experts militaires étrangers.

Où chercher ? A plusieurs milliers de kilomètres au-delà de l'Atlantique, dans un pays qui, contrairement à la Grande-Bretagne et à la France, n'a aucune ambition territoriale en Afrique. De plus, Les Etats-Unis possèdent une immense réserve d'officiers retraités ou récemment démobilisés, qui avaient acquis pendant plus de

quatre ans une expérience militaire considérable au cours d'une guerre résolument moderne. Ismail s'adresse alors à quelqu'un qu'il avait rencontré à la cour du Sultan, Thaddeus Mott, un ancien commandant de batterie d'artillerie dans l'armée de l'Union.

Le père de Mott avait été le médecin personnel du sultan Mehmet II et sa sœur avait épousé l'ambassadeur turc à Washington. Il parle en outre couramment le turc, la langue de la cour et des officiers égyptiens (pour mémoire, les ordres dans l'armée égyptienne sont donnés en turc jusqu'en 1920). Il possède également d'excellentes relations dans les cercles militaires américains. En conséquence, Ismail promeut Mott au grade de *ferik*, ou général dans l'armée égyptienne, et en fait son conseiller militaire personnel. Mott contacte rapidement une vieille connaissance qui, à l'époque, n'était autre que le commandant de l'armée US : un certain William Tecumseh Sherman. Tous deux se mettent aussitôt en quête de recrues potentielles.

Le contrat qu'ils étaient autorisés à offrir était assez généreux. Le niveau de rémunération était quasi identique à celui qui existait dans l'armée américaine, et une prime de vingt pourcents était prévue pour le service dans les provinces lointaines. Si un homme décédait en mission, ses héritiers touchaient la paye d'une année complète, et s'il était tué au combat, sa veuve recevait une indemnisation jusqu'à la majorité de son plus jeune enfant. Enfin, les frais de transport entre les Etats-Unis et l'Egypte étaient acquittés par le Khédive.

Pour la plupart des vétérans de l'Union qui répondirent à l'appel, les motivations principales étaient probablement le manque d'opportunités dans l'armée américaine fortement réduite depuis la fin de la guerre, l'esprit d'aventure ou, pour les quelques soldats qui avaient reçu la permission de partir, le désir d'acquérir ailleurs une expérience militaire. Pour les Confédérés, interdits de service dans l'armée américaine, le motif était souvent financier. Comme le disait Samuel Lockett, l'ingénieur confédéré qui avait conçu les défenses de Vicksburg : *C'est terrible d'être pauvre*. Lockett ne pouvait même pas se permettre les dix cents représentant le coût de l'excursion en bateau jusqu'au pont de Brooklyn, alors en construction. D'autres étaient peut-être du même avis que Henry Derrick, un ancien capitaine de l'armée confédérée de Virginie, qui s'engagea dans l'armée égyptienne afin d'échapper à ce qu'il appela *la tyrannie maudite des Etats-Unis*.

Les archives royales du palais Abdin détiennent ou détenaient une lettre en français de Beauregard, dans laquelle il se proposait de commander l'armée égyptienne. Des rumeurs circulaient pourtant, insinuant que Joseph E. Johnston avait déjà postulé pour ce poste. Que Beauregard ait sérieusement envisagé d'aller en Egypte est corroboré par de nombreuses lettres à ses anciens compagnons d'armes de l'armée confédérée, qui proposaient de le rejoindre. Les copies de deux de ces lettres, écrites en anglais à Beauregard par son ancien assistant inspecteur-général, le prince de Polignac, sont en possession de Daniel Frankignoul, président de la CHAB. La première d'entre elles est particulièrement intéressante. La sollicitation originale de Beauregard date apparemment de 1870, et la plupart de ses lettres sur le sujet furent écrites à cette époque. Cependant, la deuxième lettre de Polignac est datée du 7 avril 1873 ; cela indique que Beauregard avait toujours l'espoir d'aller en Egypte à cette date tardive, même s'il semble que l'invitation du Khédive avait été déjà retirée.

Quoi qu'il en soit, non moins de cinq anciens généraux confédérés s'embarquent pour l'Egypte : William Wing Loring, Henry H. Sibley, Charles W. Field, Colston Raleigh et Alexander Reynolds, auquel se joint son fils Frank, un ancien lieutenant-colonel confédéré. Le seul ex-général de l'Union qui rejoint Ismail est Charles Pomeroy Stone, qui avait été incarcéré sans inculpation après avoir été le bouc émissaire de la catastrophe de Ball's Bluff, en octobre 1861. Il est l'un des premiers à arriver, chaudement recommandé par Sherman. L'Egypte lui donnera une chance de se

racheter, et il y réussira à merveille. Ismail le nomme chef d'état-major, mais à la fin de 1872, il supplante Mott et continuera à servir le Khédive et son successeur jusqu'en 1883.

De toute façon, quelles que furent leurs motivations, les premières recrues américaines pour l'état-major de l'armée d'Ismail arrivèrent en Egypte en 1870. Leur voyage avait débuté à New York. Certains avaient décidé d'emmener leur famille et il est probable que plusieurs anciens combattants des camps opposés voyagèrent sur le même bateau. Une fois à Liverpool, ils prenaient le train pour Londres, ensuite un autre pour la côte où ils embarquaient sur un ferry vers la France. Ne s'arrêtant même pas à Paris, ils poursuivaient leur périple en train à travers la France, puis l'Italie jusqu'à Brindisi, où ils montaient à bord d'un steamer à destination d'Alexandrie. Le voyage durait environ trois semaines.

Alexandrie était leur premier contact avec l'Egypte. Avec sa forêt de mâts et ses hordes de Noirs aux tors nus dégoulinants de sueur, qui chargeaient et déchargeaient les navires, le port rappelait celui de La Nouvelle-Orléans, mais pour la plupart des émigrés, l'ambiance était étrange, exotique et même un peu angoissante. Dès leur arrivée, s'ils avaient de la chance, ils étaient accueillis par Loring, basé à Alexandrie depuis 1871, qui devait les escorter en toute sécurité à la gare où ils prenaient le train pour le Caire. Sur place, le chaos était encore pire qu'à Alexandrie. Les porteurs s'agglutinaient les uns aux autres pour se disputer leurs bagages et s'ajoutaient à eux les rabatteurs d'hôtel. Les rues étaient embouteillées par une marée humaine entremêlée d'animaux et tout n'était que bruit, puanteur et confusion. Les premières impressions du visiteur moderne au Caire sont similaires, sauf qu'aujourd'hui les voitures ont remplacé les ânes et les chameaux.

Finalement, quelqu'un les prenait en charge à la gare et les amenait au Grand New Hotel surplombant les jardins d'Ezbekiyah, où des chambres leur avaient été réservées jusqu'à ce qu'ils trouvent leur propre logement (bien que la structure de l'hôtel soit toujours là, l'ensemble a perdu de sa splendeur). Le lendemain matin, un tailleur italien arrivait à l'hôtel pour prendre leurs mensurations afin de leur confectionner un uniforme : une tunique noire unie, boutonnée jusqu'au cou, et un pantalon noir pour l'uniforme quotidien (*la reproduction exacte de la robe de pasteur presbytérien* selon James Morris Morgan). En revanche, l'uniforme de cérémonie consistait en une splendide tunique bleue (blanche en été) et un pantalon bleu avec une passementerie le long de la couture. Chaque uniforme était, bien sûr, complété par un fez rouge.

Correctement vêtus, les Américains se rendaient ensuite à leur première audience avec le Khédive. Pour les premiers arrivés, cette entrevue avait lieu au palais de Gezira, ce qui impliquait de franchir le pont Qasr al-Nil (le pont en fer original fut remplacé en 1933, mais les deux lions de bronze gardant chaque extrémité du pont existent encore aujourd'hui) conduisant à l'île située au milieu du Nil et de traverser les vastes jardins du palais. Ceux qui arrivèrent par la suite étaient escortés jusqu'au nouveau palais Abdin du Khédive. Le lendemain, chacun se rendait à la citadelle pour y découvrir son lieu de travail. Le trajet des jardins Ezbekiyah à la citadelle était en pente et prenait 45 minutes, ce qui incita rapidement les nouveaux venus à louer un âne pour effectuer le parcours. En arrivant à la citadelle, ils entraient par la porte Bab al-Qullah pour se rendre dans l'ancien harem de Mehmet Ali, qui abritait désormais les bureaux de l'état-major général. Les premiers arrivants trouvèrent tout cela très excitant, et certains jurèrent même pouvoir encore sentir le parfum des femmes du harem, mais les locaux lugubres où ils allaient travailler mirent rapidement fin à leurs rêves romantiques ou fantasmes érotiques de beautés plantureuses voilées et vêtues de mousseline.

Sur place, on leur remettait un sceau en ivoire, portant leur nom et leur rang en lettres arabes, avec lequel ils devaient signer tous les documents relevant de leur

responsabilité. Leurs fonctions variaient considérablement, Stone et le Khédivé allouant à chacun les tâches qui leur convenaient le mieux. Ainsi, un individu pouvait être responsable de la formation des officiers égyptiens, du drill de leurs hommes, de la cartographie, du pilotage des steamers, des défenses côtières, de l'arpentage, de l'exploration et d'une gamme d'autres activités. Pour ceux qui étaient basés au Caire, la journée de travail n'était certes pas exténuante ; elle s'étalait de 9 heures 30 à 12 heures, puis de 13 à 17 heures, après quoi ils étaient libérés. La vie sociale des Américains et des Européens se concentrait autour des magnifiques jardins Ezbekiyah, avec ses lacs, ses promenades ombragées, ses petits restaurants, ses lanternes dans les arbres et ses bars et cafés sous les arcades qui les entouraient (une petite partie de ces jardins subsiste encore aujourd'hui, quant aux arcades, elles sont vides et délabrées).

Parmi les vétérans de la guerre de Sécession qui répondirent à l'appel du Khédivé figurent trois anciens officiers de la marine confédérée, qui avaient passé des mois de frustration dans un port français pendant la guerre : William Campbell, Charles Iverson Graves et James Morris Morgan. Les deux premiers avaient été respectivement le commandant et le premier officier du CSS *Rappahannock* à l'époque où ce navire mouillait à Calais, dans l'attente de l'autorisation française d'appareiller. Le troisième avait été aspirant sur le CSS *Georgia* qui était temporairement bloqué à Cherbourg. Ayant des amis parmi l'équipage du *Rappahannock*, il avait profité d'une semaine de congé pour se rendre à Calais afin de passer une journée avec eux. Leurs expériences très différentes en Egypte témoignent des fortunes diverses des volontaires américains.

William Campbell est un Tennesien courageux et ingénieux, issu de l'Académie navale d'Annapolis. Le 25 novembre 1863, en tenue civile, aidé par un Ecossais du nom de John Ramsay, un ancien officier de la compagnie des Indes orientales, il s'était emparé du *Rappahannock* (anciennement HMS *Victor*) au nez et à la barbe des autorités britanniques et était parvenu à rejoindre Calais. Malheureusement, il fut incapable de sortir le navire du port. En 1872, il se porta alors volontaire pour l'Egypte et devint responsable des steamers reliant Alexandrie à Constantinople. Basé à Alexandrie, c'est là qu'il entra en conflit avec George Butler.

Ce dernier, un neveu du général Benjamin Butler, était le consul général des Etats-Unis en Egypte. Il était journaliste, sans aucune expérience diplomatique ou militaire, et donc ceux qui le connaissaient à peine se demandaient comment il avait obtenu ce poste. En revanche, ceux qui étaient familiers avec Benjamin Butler étaient moins surpris. Celui-ci avait quelque influence au Congrès à ce moment-là et en avait profité pour faire obtenir des postes consulaires aux membres de sa famille. George Butler était exactement ce que l'on pouvait attendre du neveu de Ben. Il avait débuté sa carrière diplomatique en vendant pour de grosses sommes d'argent des postes consulaires à divers hommes d'affaires véreux du Levant. On peut se demander quelles motivations poussèrent ces derniers à payer Butler pour une fonction de vice-consul. La raison est simple : il leur accordait une immunité diplomatique et les mettait hors de portée de la police égyptienne. Ainsi, quelles que fussent les tractations financières douteuses dans lesquelles ils étaient impliqués, ils ne pouvaient être jugés que par une cour consulaire et celle-ci était évidemment présidée par Butler. Le prochain coup de Butler est le complot avec Mott visant à persuader le Khédivé d'attribuer un gros marché d'armes non pas à Remington, comme le souhaitait Ismail, mais à la Winchester Repeating Arms Company et à la United States Cartridge Company, cette dernière étant détenue par Benjamin Butler. La finalité était évidemment d'empocher le plantureux bakchich que générerait ce contrat s'il était conclu. Cependant, le Khédivé choisit sagement le fusil Remington Rolling Block, qui avait remporté une médaille d'argent à l'exposition de Paris de 1867.

Butler a une aversion particulière pour deux groupes d'Américains en Egypte, les ex-Confédérés et les missionnaires. Il reproche aux Sudistes d'être des « rebelles surpayés » et suggère qu'ils soient privés de toute aide diplomatique et traités comme des allochtones. Quant aux missionnaires, il les considère comme des « colporteurs de livres bilieux ». L'aversion de ces derniers pour Butler était réciproque. Lorsqu'un de ses hommes de main, un italien du nom de Strologo, assomme à coups de canne lestée de plomb un employé de la mission à la suite d'un banal différend, les missionnaires réagissent en répandant des rumeurs de beuveries et de partouzes consulaires *bunga bunga* impliquant des danseuses nues. Ces bruits finissent par infiltrer la presse américaine (ils étaient tout à fait fondés), poussant l'administration Grant à ordonner une enquête. En réponse, Butler menace de mort quiconque ternira sa réputation.

La situation s'envenime le 11 juillet 1872. Trois anciens Confédérés, Campbell, Loring et Frank Reynolds dînent à l'Hôtel d'Europe à Alexandrie lorsque Butler arrive avec deux de ses sbires, Strologo et un ancien major fédéral nommé Wadleigh. Butler avait essayé d'obtenir un poste pour ce dernier dans l'armée égyptienne, mais le Khédive qui était un fin juge de caractère, avait apposé son veto à cette requête. Butler avait alors fait de Wadleigh son secrétaire personnel, bien que selon Stone, c'était un proxénète. Les trois hommes s'assoient délibérément près des Sudistes qui s'apprêtaient à quitter les lieux. Alors qu'ils passent devant la table de Butler, les trois ex-Confédérés en uniforme saluent Butler à contrecœur, mais ignorent Strologo et Wadleigh. Parce que Campbell avait publiquement déclaré que Strologo devait être fouetté pour avoir agressé l'employé de la mission, il était particulièrement détesté par la clique de Butler. Celui-ci crie d'une voix sarcastique : *Bonsoir, major Campbell !* Comme Campbell ne répond pas, il le traite de chien. Campbell se retourne subitement en brandissant sa canne et Butler s'empare d'une chaise. Strologo lui, a la présence d'esprit de se jeter sous une table alors que chacun sort son revolver. Wadleigh loge une balle dans la jambe de Campbell, encouragé par Butler qui hurle : *Troue lui la peau, Wadleigh !* Malgré les tirs de Butler et de Wadleigh, Loring et Reynolds parviennent à relever Campbell et à se mettre à l'abri. Butler télégraphie aussitôt à son oncle à Washington, lui disant : *Demande au Secrétaire de me signifier immédiatement mon congé. Important. Des officiers rebelles ont tenté de me tuer. Un des assassins abattu.* L'enquête ordonnée par le Khédive statue cependant en faveur des anciens Confédérés. Butler l'avertit que ce verdict pourrait conduire à une rupture des relations américano-égyptiennes, mais le Khédive contre-attaque, accusant Butler d'être un ivrogne, un corrompu et une grande gueule. Butler perd alors son sang-froid et s'enfuit d'Egypte en empruntant un steamer postal.

Son oncle est stupéfait par les accusations portées à l'encontre de son neveu. *La seule raison pour laquelle je n'ai jamais pensé qu'il manquait de raffinement, dit-il, est qu'il était journaliste.* Il tente même, mais en vain, de convaincre le département d'Etat de lui rembourser les sept cents dollars qu'il avait déboursés pour permettre à son neveu de rentrer chez lui.

Après Butler, c'est au tour de Mott de quitter l'Egypte car il avait été trop étroitement associé avec lui dans bon nombre de ses magouilles. Stone reprit les responsabilités de Mott ainsi que le leadership des Américains.

Heureusement, la blessure de Campbell était superficielle et il reprit rapidement le travail. En 1874, on le sélectionna pour accompagner le colonel Raleigh Colston, un ancien brigadier général confédéré, dans une expédition en direction du sud. Ils devaient remonter le Nil jusqu'à Kenneh, franchir ensuite le désert jusqu'à la vieille ville grecque de Bérénice où les attendait un autre groupe qui avait traversé la mer Rouge par bateau à vapeur, puis rejoindre Berber. L'objectif principal était de trouver un itinéraire valable pour la construction d'un chemin de fer. Colston et Campbell

s'entendaient à merveille, Colston décrivant son collègue *comme un gentleman génial et un homme de caractère*. Durant le voyage à travers le désert vers Bérénice, les deux Sudistes durent se familiariser avec les Bédouins et le maniement de leurs chameaux. Il fallait, par exemple, apprendre à ne pas traiter un chameau comme un cheval et en particulier, à ne pas essayer de le monter comme un jockey. Il fallait aussi ne pas attendre d'un Bédouin qu'il dégage le sable qui avait colmaté un ancien puits. Quelle qu'était l'incitation financière, ce genre de tâche était au-delà de la dignité des Bédouins et réservée aux seuls *fellahin*.

Après un voyage de trois semaines et demie, ils arrivèrent en toute sécurité à Bérénice, où les attendait le chef du groupe principal, un ancien soldat de l'Union appelé Erastus Sparrow Purdy. Des ordres attendaient Campbell, l'enjoignant de regagner le Caire pour participer à une nouvelle expédition commandée par le célèbre général britannique Charles Gordon – dit *Chinese Gordon*¹ – qui avait jadis assisté l'empereur de Chine et était maintenant au service du Khédive. Cette fois, le plan consistait à descendre la mer Rouge jusqu'à Suakin, à se diriger ensuite vers le sud-ouest en traversant le désert jusqu'à Berber et enfin, à remonter le Nil jusqu'à Khartoum. Un ancien officier fédéral du Maryland du nom de Charles Chaillé-Long accompagna l'expédition. Il deviendra plus tard célèbre pour ses explorations en Afrique centrale et par sa découverte du lac Kyoga. Campbell et Chaillé-Long vécurent un véritable enfer jusqu'à Berber, et Gordon, qui était fier de son endurance, ne cacha pas son mépris en les qualifiant de « couple de lavettes ». Quand ils atteignirent Khartoum, Campbell était en piteux état, mais Gordon était convaincu qu'il faisait semblant d'être malade. *Si vous vous mettez le doigt dans la gorge lui dit-il, vous serez malade*. Lorsqu'il estima que Campbell était suffisamment rétabli pour travailler, il lui laissa la responsabilité des provisions et quitta Khartoum en direction du sud en compagnie de Chaillé-Long.

Cependant, Campbell avait contracté le typhus. Les religieuses de la mission catholique de Khartoum le soignèrent de leur mieux, mais ne purent le sauver. Bien que protestant comme la plupart des Tennesiens, il fut enterré dans le cimetière catholique de la ville, le seul lieu de sépulture chrétien de la place. Sa tombe fut détruite lorsque le Mahdi et ses derviches occupèrent Khartoum en 1885. Ainsi mourut en octobre 1874, au service du Khédive, l'ancien capitaine du CSS *Rappahannock*. L'année suivante, Charles Iverson Graves, son ancien premier officier débarqua en Egypte. Graves était un Géorgien qui avait étudié à Annapolis grâce à l'intervention d'Alexander Stephens, l'ancien vice-président des Etats confédérés. Après la guerre, il avait tenté sa chance dans l'agriculture mais, en 1874, une terrible inondation avait anéanti ses espoirs alors que le prix du coton commençait à grimper. Il avait une femme et cinq enfants, sa ferme était lourdement hypothéquée et n'avait aucun revenu ni perspective d'avenir. C'est alors qu'il eut vent de l'offre du Khédive. Il embarqua aussitôt pour l'Egypte, promettant d'y faire venir femme et enfants dès qu'il le pourrait.

Encore aujourd'hui, comme beaucoup d'Américains et spécialement les Sudistes, Graves était imprégné des paroles de la version officielle de la bible du roi James. Je suis comme Abraham et Lot, disait-il, *qui séjournèrent en Egypte quand la famine faisait rage dans leur propre pays* et il s'était rendu en Egypte *pour la même raison que les frères de Joseph, pour chercher du maïs pour ma famille*. Graves vécut aussi frugalement que possible. Il logeait dans les endroits les moins chers, mangeait du pain et des œufs durs au petit déjeuner - *Les œufs sont petits en Egypte* faisait-il remarquer, déjeunait dans ce qu'il appelait *le restaurant respectable le moins cher du Caire*, et

¹ Gordon le Chinois

dînait en plein air afin d'écouter l'orchestre local. Il économisait tout ce qu'il pouvait et envoyait tous les mois de l'argent à sa famille afin de réduire son hypothèque.

Membre de l'église épiscopale, Graves était nettement plus tolérant pour la religion de la majorité des Egyptiens que ne l'étaient ses compatriotes. *Ils adorent le Dieu vivant* dit-il des musulmans, *et considèrent notre Sauveur comme un grand prophète et à cet égard, ils sont supérieurs aux Juifs et aux Unitariens*. La seule nuit de l'année où la tombe de Mehmet Ali était ouverte au public, il se précipitait avec les Egyptiens à la citadelle pour visiter la mosquée qu'il considérait la plus belle du Caire. Il y avait néanmoins des limites à sa tolérance ; comme d'autres Américains, il détestait les eunuques noirs qui avaient tellement de pouvoir et freinaient l'essor de l'Egypte.

Graves avait été immédiatement affecté à la troisième section de l'état-major général qui était chargée de gérer des tâches plus techniques comme la cartographie et l'arpentage. Le 14 décembre 1875, une importante force égyptienne débarqua à Massawa, sur la mer Rouge, et se préparait à avancer en Abyssinie pour capturer Adoa, la capitale de l'empereur John. Vers la fin du mois, Graves est envoyé sur les lieux en qualité d'officier portuaire, responsable du déchargement des fournitures et provisions ainsi que du transport des vivres pour l'armée. Sa liste d'objets personnels pour sa nouvelle affectation constitue un exemple intéressant des priorités d'un officier américain. Elle recense : 1 paire de chaussures blanches ; 1 casque colonial ; matelas ; bassine en étain ; éponge & sac ; miroir ; ciseaux ; savon ; brosse à dents ; papier à lettres ; carnet ; enveloppes ; encre ; timbres-poste ; ruban ; aiguilles, épingles ; stylos ; boutons ; fil à coudre ; coagulant ; boîte d'amadou ; allumettes ; bougies ; tabac ; 2 bouteilles de brandy ; boîte de moutarde ; quinine ; médecine contre la diarrhée ; idem pour la dysenterie ; sucre ; thé ; café ; papier de toilette ; parapluie ; almanach 1876 ; camphre ; matériel de pêche ; gomme camphrée ; alcool ; poivre.

Une première expédition égyptienne sous le commandement du lieutenant d'artillerie danois, Søren Arrendrup, avait été anéantie à Gundet en novembre mais Graves, qui n'était pas en Egypte depuis longtemps, était persuadé que cette fois, la victoire serait aisée pour les Egyptiens. *Ce sera comme un corps de troupes régulières tirant sur une foule de rue*, dit-il. Deux mois plus tard, le choc est terrible quand les survivants de la désastreuse bataille de Gura regagnent Massawa et s'engouffrent dans les bateaux de transport dans un chaos qui s'apparente, selon les anciens officiers fédéraux, à Washington après la bataille de First Bull Run.

Naturellement, les Américains s'imaginent que le Khédive va réagir après ce revers, comme l'avait fait Lincoln, en renforçant et réorganisant son armée avant de la renvoyer à nouveau au sud. Dans un premier temps, tout semble indiquer cette approche. En mai, Graves est renvoyé à Massawa pour y améliorer les installations de débarquement. Néanmoins rien ne se passe et Graves doit retourner dans la citadelle du Caire, où sa charge de travail est fortement réduite. Quel est son soulagement lorsque, l'année suivante, en 1877, on lui confie la tâche d'arpenter le territoire de Gosen et de s'occuper des lignes télégraphiques reliant ses villages. Cette pause dans ses fonctions à la citadelle est la bienvenue car il n'a aucune dépense à effectuer sur place et l'allocation qui lui est attribuée pour ses prestations effectuées en province est bienvenue.

De retour au Caire à la fin de l'année, Graves se trouve confronté à une responsabilité supplémentaire et inattendue. En effet, Mary, la fille de Robert E. Lee, débarque en compagnie de madame Porter, son amie veuve et, à l'unanimité, Graves est désigné pour être son escorte durant son séjour. Madame Porter était censée rechercher un mari et certains tentèrent même de la pousser dans les bras de Loring, mais le général n'en voulut point. Il aimait la compagnie féminine mais avait été célibataire depuis trop longtemps pour être pris à ce jeu. Miss Mary avait une très forte

personnalité et possédait un excellent sens de l'humour (*N'est-elle pas laide*, déclara l'un des Américains à Graves, *et n'est-elle pas intelligente ?*) et était infatigable. Graves doit l'accompagner lors de ses déplacements, ramener ses emplettes à l'hôtel, lui faire visiter les pyramides, lui tenir compagnie en soirée dans les jardins Ezbekiyah après leur fermeture et d'une façon générale, être à sa disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mary fut toutefois responsable de l'unique friction entre anciens bleus et gris pendant toute la durée de la présence américaine en Egypte.

Il y a évidemment des points de désaccords et des argumentations entre Américains, certains d'entre eux d'ailleurs assez acerbes, mais ils sont toujours la conséquence d'affrontements personnels plutôt que de disputes portant sur la couleur de l'ancien uniforme de l'interlocuteur. Après tout, comme le dit Graves : *nous sommes tous Américains*. En janvier 1878, le Président et madame Grant arrivent en Egypte dans le cadre de leur tournée mondiale de deux ans. En leur honneur, Stone organise un grand dîner auquel sont naturellement conviés tous les Américains, militaires et civils. Miss Mary refuse l'invitation. Elle prétend être fatiguée à la suite de ses nombreuses visites et devoir préparer ses bagages pour son voyage du lendemain sur le Nil. Elle confie cependant la vraie raison à Graves : *Je ne m'assiérais pas à la même table que le général Grant, dit-elle, même pour lui sauver la vie !*

Graves était un bon officier et un soldat consciencieux. Il avait l'entière confiance du Khédivé, et c'est probablement pour cette raison que ce dernier lui confie une ultime mission, la dernière qui sera attribuée à un Américain.

Au printemps 1878, il est envoyé au cap Guardafui, le point le plus oriental de la corne de l'Afrique. Ses instructions sont de reconnaître la région et de se prononcer sur un emplacement approprié pour édifier un phare. Actuellement, cet endroit fait partie de la Somalie, à la sortie de la mer Rouge, en entrant dans le golfe d'Aden et l'océan Indien. A l'époque comme aujourd'hui, cette zone de navigation était convoitée par les habitants les plus pauvres et les criminels de tous bords. Evidemment, ces derniers sont plus proactifs de nos jours que par le passé. En 1878, les habitants de ces contrées ne possédaient pas les ressources qu'ont les pirates somaliens d'aujourd'hui. Ils attendaient tout simplement que des navires s'échouent en se fracassant sur les rochers du cap, ce qui arrivait fréquemment. La dernière chose dont ils avaient besoin était l'arrivée d'un contingent militaire égyptien commandé par un Américain, qui viendrait troubler leur lucratif moyen d'existence. La présence de Graves dans ces parages aurait pu lui valoir des ennuis mais il résolut le problème en enlevant un prince local qu'il força à lui servir de guide et qu'il maintint en otage jusqu'à ce que ses relevés topographiques soient terminés.

Si l'on estime que l'aventure de Graves fut un succès américain, celle de James Morris Morgan sera un désastre pour les relations américano-égyptiennes. Après avoir été aspirant à bord du CSS *Georgia*, Morgan fut muté sur le *Patrick Henry* et servit ensuite dans une batterie navale sur le fleuve James. La guerre terminée, il avait d'abord entamé des études de droit et par la suite s'était lancé dans la culture du coton et puis des pommes de terre, le tout sans grand succès. Il tenta alors sa chance en Egypte.

Il débarque à Alexandrie en 1870 en même temps que Stone. Personne n'est là pour les accueillir. Finalement, ils reçoivent un message les enjoignant de se rendre à la demeure d'un fonctionnaire nommé Ali Bey. Après avoir poireauté quelque temps, Bey arrive enfin et leur dit en français qu'ils sont trop nombreux et que l'un d'entre eux doit rentrer chez lui. Se tournant vers Morgan, il lui demande quel grade il espérait obtenir. Lorsque Morgan répond qu'on lui a promis celui de capitaine, Bey éclate de rire. Morgan était un gentleman du Sud, il avait 24 ans et, comme tous les jeunes de son âge, était conscient de sa propre importance. Furieux, il hurle en anglais qu'il doit prendre le prochain train pour le Caire, trouver celui qui l'avait fait parcourir 7 000 km pour être

insulté, et ensuite le fouetter ! Bey devient blême. S'exprimant maintenant dans un anglais parfait, il l'assure que c'était un malentendu. Il apparut plus tard qu'il n'était qu'un employé subalterne chargé de faciliter leur voyage, ce qu'il s'empressa de faire aussitôt.

Dès son arrivée au Caire, Morgan est affecté à l'état-major de Loring. Un beau matin, on l'envoie inspecter un régiment dans la banlieue de la ville. Une fois sur place, plusieurs soldats quittent les rangs et se mettent à prier. En bons musulmans, ils étaient parfaitement en droit de le faire, mais Morgan soupçonne que ce n'est qu'un prétexte pour l'empêcher d'inspecter leurs fusils. Il fait part de ses suspicions à Loring, qui en informe le commandant du régiment, Arabi Bey², un homme extrêmement religieux et connu pour sa piété, qui se montre offusqué par cette attaque présumée sur sa foi. Le lendemain, Loring ordonne à Morgan d'inspecter le même régiment et, curieusement, le scénario de la veille se reproduit. Cette fois, Morgan s'empare d'une demi-douzaine de fusils et les envoie à la citadelle où il les examine. Comme il le pensait, les armes sont encrassées. Lorsque Loring en avise Arabi, ce dernier se met en rage, non envers ses soldats mais envers Morgan et, quand le ministre de la Guerre est informé de cette affaire, il est tout aussi choqué. Il y a un post-scriptum intéressant à cette histoire. Arabi Bey, plus tard Arabi Pacha, mena en 1882 la révolte nativiste qui provoquera l'occupation de l'Égypte par la Grande-Bretagne. Est-il concevable que cette rébellion trouva son origine dans cet incident banal et donc que Morgan fut quelque part et malgré lui responsable des septante ans de présence britannique en Égypte ?

Un soir, Morgan accompagna Loring à l'opéra du Caire. Alors qu'il attendait dans le foyer, le préfet de police, un autre Ali Bey, lui demanda de lui apporter un peu d'eau. Après lui avoir fait remarquer son arrogance, Morgan chercha un verre d'eau qu'il jeta au visage du fonctionnaire. Saisissant alors la canne de Loring d'une main et empoignant le préfet de l'autre, il accabla Bey d'injures jusqu'au moment où ce dernier parvint à se dégager. Le Khédivé, qui avait été témoin de la scène, se mit à rire et dit au préfet qu'il aurait été déçu si Morgan n'avait pas réagi comme il l'avait fait. *Je l'ai fait venir ici pour servir l'Égypte*, dit-il, *non pas pour vous servir !*

Loring fut par la suite envoyé à Alexandrie pour s'occuper des défenses côtières. Un soir, Morgan et lui furent invités à un banquet donné par un pacha local. Loring était assis à la droite de son hôte, mais aucune place n'avait été prévue pour Morgan. Sur l'insistance de ce dernier, Loring expliqua au pacha qu'il avait besoin de Morgan à ses côtés, d'abord pour lui servir d'interprète, parce qu'il avait grandi en Louisiane et qu'il parlait couramment le français et avait aussi appris les rudiments de la langue arabe. Il en avait également besoin pour découper sa nourriture car il avait perdu un bras durant la guerre avec le Mexique, lors de l'assaut de la porte de Belén à Mexico City. Le pacha répondit qu'il ne voyait pas pourquoi Morgan ne pouvait pas remplir les deux fonctions en se tenant debout, derrière la chaise de son supérieur. Morgan resta bouche bée de rage et un domestique vint finalement lui placer une chaise à côté de Loring.

Le lendemain matin, Morgan prit le premier train pour le Caire, y rencontra Stone et lui présenta sa démission. Stone qui, selon Morgan, traitait les Américains *comme des enfants méchants*, tenta de le calmer et résolut temporairement son problème en le nommant *qaimaqam*, ou lieutenant-colonel, et l'assigna à l'état-major de Ratib Pasha, le commandant en chef de l'armée.

Loring avait donné à Morgan un cheval appelé Napoléon. Cet étalon était l'un des nombreux cadeaux que le Khédivé avait offert à l'impératrice Eugénie lors de son séjour en Égypte pour l'inauguration du canal de Suez. Cette dernière ne voulant pas l'emmener en France, l'avait donné à Loring. Napoléon était une sorte d'avion Harrier

² Arabi ou Orabi ou Urabi

équestre, qui démarrait à la verticale. Il sautait, retombait, redécollait et ainsi de suite. L'ennui était que l'on ne savait jamais quand il allait faire son manège. Comme Loring n'avait qu'un bras, la seule façon dont il pouvait contrôler Napoléon était de tirer sur les rênes avec les dents, mais comme cela les lui abîmait, il donna le cheval à Morgan qui était un excellent cavalier et put rapidement contrôler Napoléon. Il avait pris l'habitude de le chevaucher sur la route très fréquentée de Shubra, qui menait au palais d'été du Khédive, et de le mettre aux différentes allures pour épater les passants. Un jour, le carrosse du Khédive et sa suite apparaissent dans un vacarme énorme parvenant de la direction du palais. Dans la rue, toutes les personnes se prosternent immédiatement à l'exception de Morgan. Alors que l'attelage passe devant lui, Morgan fait se cabrer Napoléon et, tout en le maintenant immobile dans cette position, il exécute un salut militaire des plus réglementaires. Ravi, Ismail applaudit et invite Morgan à monter dans sa voiture pour le féliciter personnellement.

Peu après eut lieu un exercice militaire simulant un engagement. Morgan prévoyait de monter un cheval plus docile, mais le Khédive l'informa qu'il était particulièrement intéressé de voir comment Napoléon se comporterait dans l'action. Au début des manœuvres, on demanda à Morgan d'envoyer un message au commandant de l'artillerie. Il galopa jusque-là, transmit son message, après quoi les canons ouvrirent le feu. A sa grande stupéfaction, Napoléon s'affaissa immédiatement sur le sol et, frémissant de peur, s'étala sur le ventre jusqu'à ce que le bruit cesse et que Morgan soit en mesure de le remonter. Cependant, Morgan ne fut pas immobilisé pour longtemps ; il enfourcha Napoléon et tous deux se retrouvèrent bientôt sur la route de Shubra. Un jour, un fiacre transportant deux femmes du harem et escorté par des eunuques fit irruption dans la rue. Tous les passants mâles tournèrent aussitôt le dos, mais Morgan et Napoléon continuèrent à épater la galerie. Impressionnée, une des femmes lança une rose du fiacre. Tout en galopant, Morgan se pencha et ramassa la fleur en un seul mouvement. D'autres fleurs suivirent. Enfin, la femme invisible remit à Morgan une fleur enveloppée dans un mouchoir. C'en était trop pour les eunuques qui lancèrent immédiatement leurs chevaux en direction de l'infidèle. Mais Napoléon était trop rapide pour eux et Morgan rentra chez lui avec son trophée. Par la suite, il reçut la visite du ministre des Affaires étrangères, Nubar Pacha. Le mouchoir appartenait à la princesse Fatma, la fille de 19 ans d'Ismail, et le Khédive avait exigé qu'il le lui soit retourné. En réponse, Morgan élimina la preuve de son délit en jetant le mouchoir dans le feu. Il était maintenant dans de sales draps. Personne n'osa lui adresser la parole pendant quelque temps, mais finalement, l'affaire éclata au grand jour.

Morgan en eut assez de l'Égypte et il remit sa démission au Khédive. A sa grande surprise, ce dernier le supplia de reconsidérer sa décision et lui suggéra de prendre un congé de six mois et de rentrer en Amérique pour se reposer. Arrivé à New York, Morgan rendit visite à un vieil ami. En attendant son retour, il ouvrit une bible qui se trouvait sur la table et l'ouvrit au hasard d'une page. Son regard tomba sur le premier verset du chapitre 31 d'Isaïe : *Malheur à ceux qui se rendent en Égypte pour trouver de l'aide*. Il ferma hâtivement l'ouvrage dans la crainte de ce que lui réservait la suite du verset. Il envoya ensuite sa démission au Khédive par courrier postal.

Malheur à ceux qui se rendent en Égypte pour trouver de l'aide. Quelques années plus tard, bon nombre d'autres Américains seraient en phase avec la prophétie d'Isaïe. Depuis son accession au trône en 1863, Ismail avait dépensé d'énormes sommes d'argent. Il percevait un revenu substantiel de ses vastes propriétés, mais c'était insuffisant pour couvrir ses dépenses. Rien que les festivités d'inauguration du canal de Suez lui avaient coûté des millions. Il avait hérité d'une importante dette extérieure et sa solution était tout simplement de s'endetter davantage. Durant les beaux jours, les bailleurs de fonds européens, les Rothschild et autres, avaient été heureux de lui prêter

des montants importants. L’Egypte semblait être un bon investissement. Cependant, au fil du temps, ils commencèrent à devenir nerveux à propos de leur argent. En 1875, la pression de ses créanciers contraignit Ismail à vendre ses parts dans le canal de Suez, dont s’appropria immédiatement Disraeli au nom de la Grande-Bretagne. Après le désastreux et coûteux échec de l’invasion égyptienne de l’Abyssinie, les créanciers étrangers ainsi que leurs gouvernements sont dépités. En 1876, deux commissions forcent Ismail à réorganiser sérieusement ses finances et à accepter un représentant de la Grande-Bretagne et de la France dans son ministère des Finances. Deux ans plus tard, une troisième commission va plus loin. Ismail doit maintenant réduire la taille de son armée de façon considérable et se débarrasser des officiers américains. « Le jour du licenciement », comme on l’appelle, est fixé au 30 juin 1878. Chaque Américain avait droit à son salaire plus six mois supplémentaires pour la résiliation anticipée de son contrat, plus septante-cinq livres sterling pour les frais de transport vers les Etats-Unis.

Fin juillet, quand Graves revint au Caire après sa dernière mission, la plupart de ses amis et collègues étaient déjà partis. L’un ou l’autre s’était cependant converti à la vie civile. Stone était encore dans son bureau à la citadelle, mais la plupart des Américains avaient déjà rejoint leur patrie. Graves se présenta donc seul à l’économat pour récolter son dû. En tant que Sudiste, il avait appris sa leçon durant la guerre civile. Il exigea dès lors d’être payé en or et attendit patiemment que les trésoriers coptes comptent soigneusement l’argent. A la fin, son magot pesait 24 livres (12 kilos) et, ayant jeté son sac par-dessus l’épaule, il quitta triomphalement les lieux. Il retourna en Géorgie avec l’équivalent de 5 000 dollars, assez pour rembourser l’hypothèque sur sa ferme, rénover sa maison et creuser des canaux de drainage autour de ses champs pour les protéger contre de nouvelles inondations.

En fin de compte, probablement peu d’Américains ressentirent le côté positif de leur service égyptien autant que Graves. La majorité d’entre eux partageait le même sentiment que Samuel Lockett, qui résuma son expérience ainsi : *C’était ma destinée, bonne ou mauvaise – il est difficile de dire laquelle – d’avoir été un officier dans l’armée égyptienne*. En outre, ils laissèrent derrière eux une demi-douzaine de leurs camarades, enterrés sur le sol égyptien ou soudanais.

Toutefois, ceci n’est pas tout à fait la fin de l’histoire. En 1886, peut-être à titre de compensation tardive pour les mauvais traitements qui lui avaient été infligés vingt-cinq ans plus tôt, on demanda à Charles Pomeroy Stone de concevoir et de construire le socle de la statue de la Liberté, qui devait être mis en place dans le port de New York en face des deux forts où il avait été injustement emprisonné. Pour l’aider dans son entreprise, Stone fait appel à deux de ses anciens camarades d’Egypte qui, une fois de plus, connaissaient des moments difficiles : l’ancien ingénieur Samuel Lockett de l’armée confédérée et l’ex-aspirant de la marine confédérée, James Morris Morgan. Ainsi, le piédestal de la statue de la Liberté est aujourd’hui peut-être (mais c’est improbable) le seul mémorial à la mémoire des quelque cinquante vétérans de la guerre civile, Nordistes et Confédérés confondus, qui servirent le Khédivé égyptien il y a près de 140 ans.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- Crabitès, Pierre: *Americans in the Egyptian Army*, London, 1938.
- Dunn, John P.: *An American Fracas in Egypt: The Butler Affair of 1872*, Journal of the American Research Center in Egypt, Vol. 42.
- Dunn, John P.: *Khedive Ismail’s Army*, London, 2005.

- Dye, William McE.: *Moslem Egypt and Christian Abyssinia*, New York, 1880.
- Graves, Charles I.: *Egyptian Journal 1875-1878*, Charles Iverson Graves Papers, University of North Carolina at Chapel Hill.
- Hesseltine, William B., and Wolf, Hazel C.: *The Blue and the Gray on the Nile*, Chicago, 1961.
- Loring, W. W.: *A Confederate Soldier in Egypt* New York, 1884.
- Morgan, James Morris: *Recollections of a Rebel Reefer*, London, 1918.



Une vue de l'ancien harem de Mehmet Ali, où travaillaient les officiers américains (Photo de Charles Priestley)